

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

187-188 | 2008

Miroirs transatlantiques

Métamorphoses et anamorphoses des “miroirs transatlantiques”

Jackie Assayag



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29182>

DOI : 10.4000/lhomme.29182

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2008

Pagination : 7-32

ISBN : 978-2-7132-2186-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jackie Assayag, « Métamorphoses et anamorphoses des “miroirs transatlantiques” », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29182> ; DOI : 10.4000/lhomme.29182

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_187&ID_ARTICLE=LHOM_187_0007

Métamorphoses et anamorphoses des “miroirs transatlantiques”

par Jackie ASSAYAG

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2008/3-4 - n° 187-188

ISSN 0439-4216 | ISBN 9782713221866 | pages 7 à 32

Pour citer cet article :

—Assayag J., Métamorphoses et anamorphoses des “miroirs transatlantiques”, *L'Homme* 2008/ 3-4, n° 187-188, p. 7-32.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Métamorphoses et anamorphoses des “miroirs transatlantiques”

Jackie Assayag

*L'histoire des idées est une histoire des malentendus.
Siegfried Kracauer, L'Histoire des avant-dernières choses.*

ON SAIT QUE Jorge Luis Borges a transposé sur le plan littéraire les principes d'équivalence cardinale de l'aleph zéro, ainsi baptisé par le génial mathématicien Georg Cantor. Une des nouvelles de l'Edipe argentin, intitulée « Le Congrès », y déploie une nouvelle fois cette veine allusive et fantastique, courte et sobre, qui signe son génie aussi insolite qu'abrupt. Irrigué par une monadologie facétieuse, ce récit s'encastre dans un volume significativement titré : *Le Livre de sable*¹.

En voici un bref résumé. Un homme qui avait échoué à se faire élire député dans son pays conçoit le projet de créer un « Congrès du Monde ». Celui-ci représenterait tous les hommes de toutes les nations. Mais, progressivement, le nombre d'éléments qui peut représenter l'infini du monde se ramifie de façon alarmante. Inversement, le nombre d'attributions représentatives de chaque membre du groupe ne cesse de se réduire. Des hommes, on passe donc aux livres et, des livres, aux langages. On cherche alors la langue universelle, la bibliothèque capable de représenter toutes les écritures. Mais la tâche semble vaine.

Quatre ans après la conception de ce projet, Don Alejandro, le vieux visionnaire, décide de brûler tous les livres. Il vend ses propriétés, et abandonne l'entreprise du Congrès. Cet échec apparent est pourtant vécu par les protagonistes comme un succès ! Le Congrès du Monde, constate-t-il, existe bel et bien. Seulement il est composé de chaque individu, de chaque parcelle de réalité, de chaque événement. De fait, il n'est pas de représentation du monde qui n'ait besoin de chaque atome de ce monde, mais en même temps, chaque atome est une forme particulière de représenter la totalité.

Conforme à l'inspiration philosophique de l'écrivain, adepte du baroque labyrinthique, cette trame narrative semble tisser le rapport du même et de l'autre en soulevant la question de l'un et du multiple. L'apologue met ainsi à l'épreuve la condition de la représentation et la nature de la totalité, en relation à l'idée d'infini.

1. « Le Congrès du Monde », in *Le Livre de sable*. Paris, Gallimard, 1978 (« Folio »).

Si l'entreprise du « Congrès du Monde » a échoué et réussi à la fois, c'est parce que la représentation totale est impossible, du moins par les procédés mécaniques de l'addition ou de l'accumulation. En même temps, tout reste infiniment possible. Le « Congrès du Monde » raconte, en effet, l'évasion de son propre récit dans toutes les directions de la planète. Dès lors, la production des récits et des savoirs, la circulation profuse des idées et des œuvres, ainsi que leurs traductions aussi bien au Nord qu'au Sud, contribuent à l'édification d'une Babel nouvelle, plus disparate, davantage bigarrée, plus ou moins métissée, variablement acculturée, et simultanément régionalisée ou globalisée. Désormais, toutes les humanités peuvent (en droit) participer à la production de la connaissance et à la diffusion des idées dans les cinq parties du monde. Chacun, selon sa situation et sa puissance d'agir, peut, s'il le veut et s'il le peut, enrichir la Babel devenue enfin mondiale. En ce sens la Terre est vraiment devenue ronde, en termes de savoirs, d'actes de pensées et quel que soit le type de discursivité.

Aujourd'hui la bibliothèque de Babel n'est donc plus un jardin protégé : ses frontières se sont ouvertes ou tendent même à disparaître. Ce Fort Knox du savoir a cessé d'être destiné aux seuls représentants du monde occidental, dits « civilisés ». La *Bibliothèque du Congrès*, en tant que clé de voûte d'une politique du savoir exclusivement occidental, n'est plus réservée aux détenteurs de l'universalisme abstrait. Car cet universalisme fut trop souvent assimilé à une propriété particulière de la culture dominante, sous couvert d'une rhétorique du pouvoir qui sert à légitimer toutes sortes de politiques de type impérialiste². « Il est parfois nécessaire », comme l'écrit Marshall Sahlins (1993), « de se rappeler que notre discours à prétention rationaliste est prononcé dans un dialecte culturel particulier ». L'intérêt de l'anthropologie de l'« ailleurs » est de nous apprendre à voir le monde depuis la périphérie. Du même coup, l'universel se découvre intrinsèquement polémique : il y a des universels concurrents et irréductibles (Assayag 2007a : 251-257). Mais un tel constat n'empêche pas les relations entre les États-Unis et l'Europe. Comme en atteste Carlo Ginzburg lorsqu'il raconte sa découverte de l'Amérique universitaire (en 1973) à travers son « œil de l'étranger », c'est-à-dire en exprimant les prémisses de sa méthode historiographique qui vise à « défamiliariser » et à ne vouloir connaître que le « singulier ». Cette relation aux États-Unis est par ailleurs ancienne en anthropologie, comme l'illustre la rencontre « transatlantique » entre Paul Rivet et Franz Boas qui « firent cause commune » de 1919 à 1942 pour lutter contre la guerre et le racisme à travers une longue amitié politique et scientifique, étudiée ici par Christine Laurière.

Certes, la puissance paneuropéenne continue de s'adosser à une « économie-monde » dominante. Mais une majorité d'observateurs considère qu'elle s'affaiblit et traverse du même coup une crise d'hégémonie sans précédent. Au point

2. Immanuel Wallerstein (2006) expose clairement l'argumentaire classique selon lequel le concept d'« universalisme européen » servit à justifier tous les colonialismes, y compris sous la forme dudit « droit d'ingérence ».

que, pour beaucoup, les « Barbares » frappent déjà à la porte... Mais qui pourrait nier que, depuis quatre décennies, le fond de l'air intellectuel et des idées s'est partiellement modifié pas seulement sous les effets de ladite globalisation. La politique des lieux du savoir et la géopolitique de la cognition ont changé le sens de la vocation et du métier jusqu'à transformer l'idée de reconnaissance internationale. C'est d'ailleurs en pariant sur ce changement de climat qu'une partie du personnel lettré s'est renouvelée, que les disciplines furent réarticulées et que le « Canon » se diversifie et se complexifie. Entre-temps, de nouveaux entrants, intellectuels, universitaires ou artistes bigarrés, parfois autoproclamés « diasporiques » ou issus des anciens « Tiers-Mondes », s'installent douillettement en chaires et dans les départements universitaires aux côtés de collègues moins militants, mais nonobstant fort savants et réticents à collaborer la plupart du temps.

Vous avez dit « miroirs transatlantiques » ?

Ce florilège d'articles, intitulé les « miroirs transatlantiques », analyse et met en scène quelques-unes des transformations intellectuelles, cognitives et théoriques dans le champ de la recherche en sciences sociales. L'objectif est de penser à nouveaux frais quelques « cas de figure » transfrontières, certains relativement anciens mais d'autres plus récents. L'usure des grands paradigmes impose l'association de l'étude des particularités circonstanciées aux changements de contextes sur lesquels doit statuer la « pensée par cas » ; constatons que cette méthodologie a étendu ses effets dans l'ensemble des sciences sociales (Passeron & Revel 2005). En la circonstance des « miroirs transatlantiques », tous les *topoi* rassemblés dans ce volume sont dotés d'une singulière puissance d'expression en remplissant les exigences d'une fonction d'universalisation. Soucieux de traquer les perspectives neuves, cet assemblage d'études s'ouvre à la pluralité des mondes et des disciplines, mais sans ambition systématique ni intention exhaustive ; aucune enquête ne vise la clôture. L'essentiel est de garder l'esprit en éveil face aux comparaisons que l'on considère comme suggestives, constructives, heuristiques et parfois même dissonantes – et c'est tant mieux³. L'exploration privilégie les comparables qui s'ouvrent au grand large, telle une invitation au voyage ! Que place soit donnée aux transfuges et aux transferts (intra- ou interculturels⁴). « Mieux qu'Athènes, le pont d'un bateau en route vers les Amériques offre à l'homme moderne une acropole pour sa prière. Nous te la refuserons désormais, anémique déesse, institutrice d'une civilisation claquemurée ! [...] Hurons, Iroquois, Caraïbes, Tupi me voici ! ». Cette prière d'Ernest Renan, sur l'Acropole – ou plutôt cette antiprière – exprime à merveille le décentrement et l'élargissement du

3. Sur ces questions de comparaison des comparables, on renvoie à l'ouvrage polémique et stimulant de Marcel Detienne (2000).

4. À propos des « transferts culturels », dits aussi « médiateurs culturels », on lira les monographies rassemblées par Bénat Tachot & Gruzinski (2001). On retiendra en passant le cas suggestif de la circulation des almanachs de Benjamin Franklin (cf. Lüsebrink 2003 : 27).

point de vue (Renan 1948). Allant son chemin entre les « miroirs transatlantiques », ce dossier critique, multidisciplinaire, topique, épistémologique et ouvert aux grands espaces, se donne trois objectifs.

Premièrement, faire mieux connaître des disciplines et des champs de recherches développés dans les traditions académiques américano-anglophones trop souvent méconnues ou sous-évaluées en Europe et en France, certains en attente de réception, d'autres dont on refuse (sciemment ou non) la réception (souvent *a priori*). Dans ce cas, faut-il y voir l'expression d'un « provincialisme de l'Universel » ? Ou doit-on comprendre, comme le pense Jean-Michel Chapoulie, que la « non-réception (des analyses de Robert Park sur les relations de races et de culture, qui constituent l'élément central et le plus élaboré de la tradition de Chicago en sociologie) atteste plus généralement de l'incompréhension des chercheurs français et américains dont la cause est à chercher dans les conceptions divergentes de la structure sociale issue de leurs expériences historiques » ?

Deuxièmement, rendre problématique la circulation des savoirs et la transmission des échanges intellectuels en sciences sociales entre divers continents de recherche et au travers de traditions nationales ou (anti)impériales distinctes ; ou encore à la faveur du croisement fertilisant des disciplines ou de l'émergence de types de connaissances qui confirment qu'on assiste à un processus d'élargissement et de démultiplication des espaces de références et d'action – la globalisation – qui marque les paradigmes de recherche en procurant une actualité nouvelle à l'exigence de réflexivité.

Troisièmement, en étudiant les malentendus, les équivoques, les quiproquos, les méprises et les incompréhensions, mais en soulignant leur caractère fécond ou productif (ou non), c'est-à-dire en analysant les conséquences non intentionnelles de l'action que les sociologues qualifient d'« effets pervers ». Les malentendus ou les mésententes sont à la source de traductions ou de trahisons et à l'origine d'emprunts et de greffes, de mélanges ou d'innovations concernant les archives et la documentation, les enquêtes ou les généalogies, l'histoire ou la sociologie, y compris l'anthropologie politique à travers une multiplicité de mémoires et miroirs ; à charge pour la réflexion de décloisonner la pensée, avec rigueur et si possible bonheur ; à charge pour l'observateur de se glisser dans les sillons des circulations ou de suivre les déplacements et les allers et retours sans trop de heurts. L'emploi de jeux d'échelle et de perspectives croisées, comme l'étude de la densification des réseaux et l'extension des connections, ne manqueront pas d'enrichir en somme le nouvel *Organon*.

Ce faisant, « Tout » d'un coup on tourne le dos », comme le dit Charles Péguy, et des interrogations ou des problématiques inédites renouvellent les questionnaires. Par le biais du passage des frontières et de l'enclenchement des boucles de rétroaction entre disciplines, « objets », « terrains », archives, réflexions, théories, encadrés dans les traditions régionales ou nationales, les chercheurs disent beaucoup des évolutions des sciences sociales depuis plusieurs décennies. Contre la culture du déjà-vu ou de la révérence outrancière, évitons de célébrer sans

relâche, *ad nauseam*, la « beauté du mort ». L'expression est de Michel de Certeau, ce « braconnier des cultures » qui resta toujours en attente d'un nouvel art de faire et de défaire.

Globalisation et “miroirs transatlantiques”

Contre toute évidence, les singularités perdurent, abondent et prolifèrent à l'ère de la mondialisation. Celle-ci n'est d'ailleurs pas un phénomène social récent, ni fondamentalement moderne, pas plus qu'elle n'est réductible à l'histoire de l'Occident (Assayag 2005, 2007b). La multiplicité des formes de la connaissance et les mélanges des cultures renvoient à une multitude de pratiques et de représentations, à la fois disparates et partagées. Ces pratiques et ces représentations, en situation mondialisée, favorisent les emprunts ou les contaminations, les appropriations ou les greffes, les métissages ou la créolisation. Ces « bricolages intéressés » alimentent également l'« acculturation » et l'« invention des traditions » de multiples manières⁵. Non seulement certaines configurations augurent de phénomènes profus, éclatés, disloqués et non linéaires, mais la dynamique sociale et culturelle s'avère propice aux crispations de l'identité individuelle ou collective. Grande est alors la crainte de voir s'afficher les « identités difficiles » : blessées, compassionnelles, prédatrices, meurtrières, voire génocidaires. Sous le gonfalon de la nation, de la culture, de la religion, de l'ethnie ou de la race accouche volontiers le pire, comme l'a montré la « brutalisation » des sociétés durant le « court XX^e siècle »⁶. Aujourd'hui, ces situations complexes et nouées s'inscrivent paradoxalement dans la « localité » et la « globalisation », l'une et l'autre n'étant pas exclusives (Abélès 2008).

À la suite des conflits qui approfondissent la tension entre le cosmopolitisme et les petites patries, de nouvelles questions et des propositions inédites de recherches se font jour. Que signifie la production des savoirs et la circulation des idées lorsque les formations sociales, politiques et culturelles se transforment sous la pression de transports à longues distances ? Quels sont les effets des rencontres ou des croisements, l'impact des déplacements ou des allers et retours sur la transmission des savoirs, y compris lorsqu'ils échouent ou provoquent des rejets ? En quoi l'histoire des idées et des disciplines produit-elle des dynamiques créatrices et des formes cognitives plus inventives ou suggestives ? Ces interrogations, qui sont les nôtres, portent sur un nombre réduit de « cas de figure ». Mais chacune des monographies s'efforce de restituer le cadre et le contexte en dépliant une multiplicité de

5. Soulignons, en passant, que la « Culture can blend to almost any degree and not only thrive but perpetuate themselves », ne date pas de la mondialisation ainsi qu'en atteste cette citation d'Alfred L. Kroeber (1963 : 67). De fait, l'anthropologie anglo-américaine a dressé la typologie des modes de contact et des modes de diffusion en élaborant une série de catégories qui permettent de mieux cerner les conditions et les modalités du mélange. Ainsi les travaux de Robert Redfield, en 1935, furent-ils repris par Alphonse Dupront et Nathan Wachtel.

6. La notion de « brutalisation » a été forgée par l'historien George Mosse (contre l'idée du « processus de civilisation » de Norbert Elias) ; la notion du « court XX^e siècle » a été conçue par Eric Hobsbawm.

situations et d'enjeux au travers de la diversité des figures sociales et culturelles tout au long de l'histoire. De ces « cas singuliers », qu'ils soient ordinaires ou exceptionnels, normés ou paradoxaux, voire aberrants, on espère tirer des conclusions générales qui peuvent être étendues presque à l'infini.

L'intention n'est pas d'inventer. Mais plutôt d'introduire, dans le champ de la connaissance, un ensemble d'approches et de thématiques méconnues ou inédites : outils d'exploration de ressources nouvelles, remise en chantier de recherches en friche, procédures de types de descriptions susceptibles d'être mobilisées, voire relance des modes opératoires qui ont déjà fait leur preuve en termes d'hypothèses, d'analyses ou d'interprétations. L'intégration raisonnée de cette grande variété d'approches et de données doit permettre de décentraliser ou de radicaliser le questionnaire. Or, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'un certain nombre d'outils plus souples et mieux adaptés aux besoins de l'époque (transatlantique) n'a pas toujours reçu un accueil bienveillant en France ou en Europe, il s'en faut de beaucoup.

Cela ne revient pas à dire que personne n'ait essayé d'innover dans telle discipline ou entre disciplines, notamment en anthropologie et en histoire. Nombre de praticiens ont déjà bel et bien renouvelé les angles d'attaque, par ailleurs tous disputés. Pensons notamment à l'« ethnographie multi-sites » de George Marcus (1995), l'« anthropologie culturelle ou postcoloniale » d'Arjun Appadurai (1996), la technique des « branchements » de Jean-Loup Amselle (2001), l'« ethnologie globale » de Michael Burawoy (2000) ou à travers la « pensée métisse » de Serge Gruzinski (1999). Dans le champ de Clio, actuellement écartelé entre l'approche « micro » ou la perspective « macro », les historiens fabriquent aussi de nouvelles histoires dites « (inter)connectées » selon Sanjay Subrahmanyam (1997), « croisées » selon Michael Werner et Bénédicte Zimmermann (2003)⁷, « partagées » ou « globales », voire à l'« échelle planétaire » selon C. A. Bayly (2006).

Mais soulignons fortement que notre acception des « miroirs transatlantiques » ne correspond ni aux différentes procédures et méthodes déjà mentionnées ni à la « nouvelle histoire transatlantique »⁸. En effet, cette dernière représente un nouveau courant historiographique qui se développe depuis une bonne vingtaine d'années principalement dans les universités anglo-américaines (mais également en milieu hispanique). Cette approche repose sur l'idée que le monde atlantique constitue une unité d'analyse, un vaste espace unitaire et intégré, au sein duquel doivent être étudiées les relations entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques, entre le début du xv^e et le milieu du xx^e siècle, dans une perspective transnationale ou comparative ; l'idée forte est de sortir des cadres nationaux

7. « L'histoire croisée appartient à la famille des démarches “relationnelles” qui, à l'instar de la comparaison, des études de transfert et, plus récemment, de la *connected* et de la *shared history*, interrogent des liens, matérialisés dans la sphère sociale ou simplement projetés, entre différentes formations historiques constituées » (Werner & Zimmerman 2003 : 8).

8. Cécile Vidal distingue clairement les différentes acceptions de la « nouvelle histoire transatlantique » (2008).

et impériaux. Dans le souci de clarification, David Armitage (2002) a personnellement proposé une typologie des différentes manières de faire cette nouvelle histoire : la *Circum-Atlantic history*, en tant qu'étude des échanges et connexions transnationales au sein du monde atlantique ; la *Cis-Atlantic history*, celle d'une région particulière et de ses relations avec le reste du monde atlantique ; enfin la *Trans-Atlantic history*, l'histoire comparée de différentes régions du monde atlantique. Il s'agit donc d'une « forme d'histoire globale qui met l'accent sur une région et une période particulières », selon la définition qu'en donne notamment Alison Games (2008). Ces questions de définitions régionales sont traitées par Christine Chivallon dans le cadre d'une réflexion géopolitique sur la rencontre entre études afro-caribéennes et jazz, au travers d'une critique de la *Black Atlantic* de Paul Gilroy et du rôle que jouent les diasporas entre nationalisme et contre-culture de la modernité. De fait, le dossier des « miroirs transatlantiques » ne recouvre pas une aire culturelle ni une géographie clairement délimitée par des frontières intangibles. Ne serait-ce que parce que le vocable des « idées » n'est en rien un « objet » circonscrit et stable dans la durée que l'on saurait aisément reconnaître et facilement assimiler.

La conception transformative des circulations

La réflexion sur les conditions sociales de la circulation internationale en matière de culture, ou de ce qu'on appelle parfois « l'import-export cognitif », ne date pas d'hier⁹. Quiconque s'intéresse à l'internationalisation de la vie intellectuelle constate que les savoirs voyagent apparemment sans contrôle comme dans un milieu fluide. Selon le sens commun, les idées n'ont pas de patrie et ignorent les frontières. « L'idée semble répudier spontanément son berceau » et « le savoir s'empresse de s'affranchir » pour mieux se réinventer ailleurs, par voie de dissémination (Martin, Keck & Marcel 2004 : 4). L'activité de la pensée, la circulation des informations, la création des œuvres, le tournoiement des savoirs laissent entendre que les produits cognitifs sont conçus comme généraux et partagés, voire considérés comme universels. Il n'y aurait pas de barrières culturelles ou de parti pris national dans le champ de la culture. Comme si « la vocation de l'idée appelle à quitter ses ancrages » ou les lieux du savoir, laboratoires et universités (*Ibid.* : 4).

Ces observations ne font pourtant pas loi. L'histoire atteste que la production et les discours intellectuels, les thématiques ou les problématiques, sont façonnés par les contextes de leur élaboration, quand ils ne sont pas retravaillés au prisme de leur réception. Les traditions nationales, les cosmologies locales, les paysages mentaux, les épistémologies régionales, les régimes de discours et de temporalité, les frontières de l'imagination innervés par les parcours et les retours, varient d'une situation à une autre, se transforment au gré des enclaves pour mieux se réinventer ici ou là-bas. Riches en diversité d'écoles ou de courants de pensée

9. Je remercie vivement Yves Cohen et Kapil Raj de m'avoir permis de lire le rapport intitulé *Localités et circulations : pour des études transnationales et mondiales ancrées*.

sont les circulations qui donnent souvent voies aux traditions locales ou nationales. Si l'histoire circulatoire semble façonner les contextes de leur élaboration, en retour elles sont retravaillées par les effets de réception, quand il ne s'agit pas de braconnage intellectuel : les configurations se révèlent toujours plurielles et divergentes.

Les modalités de circulation des idées varient d'une situation à une autre lors de dialogues ou à l'occasion de lectures et de colloques. Ces activités concernent clairement les hommes et les œuvres, mais aussi des organisations professionnelles ou institutionnelles fréquemment reliées entre elles, soit autant de « communautés imaginées » actives et conquérantes. Dans la mesure où les phénomènes migratoires internationaux emportent des flux d'informations, d'images et d'argent tous azimuts, ils contribuent à l'installation (temporaire ou permanente) de communautés d'échelles variables. Si au temps des nationalismes triomphants, les membres des diasporas ont pu être accusés de « traîtres », en pratiquant le double jeu de l'identité à travers l'ethnie ou la nation, aujourd'hui un minimum d'adhérence concrète, active et même affective à la société d'accueil, s'avère nécessaire à la réussite de l'installation des populations locales.

Quoi qu'il en soit, les idées ou les notions ne circulent pas dans un milieu transparent, à la manière d'un supraconducteur. S'il n'y a pas de barrages contre l'Atlantique, c'est tout simplement parce que les miroirs transatlantiques dérivent sans relâche, comme s'ils se refusaient à isoler l'« espace transatlantique » du reste du monde. Les entités circulatoires suivent leurs routes, mais celles-ci ne vont pas de soi. Ne serait-ce que parce que les pensées sont des choses de l'esprit, parfois subtiles. La « denrée mentale » (Vincent Descombes) est une activité qui vaut transformation de soi à travers une série d'opérations : rencontre ou médiation adaptation ou traduction, mélange ou hybridation, bref toutes sortes de négociations s'élaborent. La diffusion elle-même modifie aussi bien les hommes que les produits de la pensée. Ces idées, avec leurs valeurs et les formes qu'elles charrient, transitent sur de longues chaînes de réappropriation de façon toujours infidèle et selon des investissements toujours partiels. La circulation est par définition un processus dynamique et le siège de mutations incessantes au cours de déplacements des œuvres et des hommes (Werner & Zimmermann 2003). « La circulation se distingue de la simple mobilité » car les transformations s'engendrent par les déplacements eux-mêmes (Markovits, Pouchepadass & Subrahmanyam 2003 : 2) En effet, ceux-ci « impliquent un mouvement d'aller et retour que l'on peut répéter indéfiniment (*Ibid.*). En circulant, les idées et les notions se transforment elles-mêmes ». La seule mise en mouvement des idées à travers des façons de se déplacer, de franchir les frontières, de se retourner ou de changer de perspective, de modifier les échelles et les intensités, métamorphose les produits de la pensée (au travail). Les mobilités elles-mêmes transforment et imposent les frontières ou les régulations de ces flux au gré de lignes de force, de modes ou de traditions dont les vecteurs privilégiés sont des « passeurs culturels » (Bénat Tachot & Gruzinski 2001). Parce que ces transfuges se révèlent bien informés des routes et des bifurcations, ils sont aussi férus d'espaces de « haute »

ou de « basse » cultures, là où s'opèrent les brassages ou les frictions, soit autant de « zones de contact », riches en promesses de nouveautés¹⁰. Cette « zone de contact » concentre les ressources intellectuelles et matérielles et constitue un enchaînement d'événements et de messages qui, par ailleurs, ne sont pas toujours stabilisés (Darton 2008). Les concaténations narratives engagent alors une multitude d'acteurs (au moins virtuellement). Sur cette base, la manière de comprendre les textes ou les idées, la façon de livrer une exégèse ou une interprétation s'en ressent puisqu'elle redéfinit les régulations des univers de connaissances qui varient en fonction des lieux du savoir et des savoirs des lieux. Ainsi la dynamique des œuvres s'apparente-t-elle à une coproduction de textes, de sons, d'images et, évidemment, de déplacements ou d'allers et retours. Cette circulation entraîne avec elles des obligations, porte des définitions disparates ou disputées qui toutes renvoient à des enjeux variables ou contradictoires. De fait, les œuvres échappent aussi bien aux auteurs précédents qu'à leurs descendants, selon des processus de transformation que commande la mémoire ou l'oubli. Avant qu'un nouvel acteur s'en empare et enclenche à son tour la chaîne de nouvelles significations dans diverses directions : lieux de savoir précis ou diffusion à l'aveugle. Les idées et les savoirs avancent donc selon des fronts extrêmement larges, irréguliers et pas toujours coordonnés. Ces fronts sont ouverts avec des poches de résistance qui ne sont réduites que par l'apparition, ailleurs, d'une conjonction nouvelle de réappropriation. C'est dans ce champ d'interprétation qu'émerge le neuf au centre de conjonctions hétérogènes qui, bien souvent, les excèdent. L'« intéressant », selon Paul Veyne (1995), ne réside pas dans le déjà-vu ou le trop connu des dépendances ou des déterminations. Seules les recompositions créatives favorisent les savoir-faire novateurs, en balayant la paresse et la routine.

Plus généralement, les configurations relationnelles actives et dissymétriques permettent de mieux appréhender la complexité de ce monde composite et pluriel, surtout lorsqu'on reconnaît le caractère dynamique et labile de l'événement. Conceptuellement, il s'agit bien ici d'une « irréduction », c'est-à-dire un principe de « concaténation de médiateurs qui ne dessinent pas les mêmes connections et ne requièrent pas le même type d'explications qu'un cortège d'intermédiaires transportant une cause » (Latour 1984 : 155). Dans le champ de la science, il ressort que les circulations doivent toujours être recomposées parce que la question de l'innovation est au cœur des possibilités infinies de recompositions. Le caractère sériel des idées constitue, de fait, une configuration qui implique des productions de tous ordres qu'on pourrait figurer à l'instar d'un nuage – forme nébuleuse mais susceptible de typologie dans la mesure où tout nuage est une métamorphose d'un autre.

De façon moins imagée, on retiendra l'antique expression du *translatio studiorum* (transfert des études) pour décrire les transferts culturels successifs qui ont permis d'accueillir une multiplicité de savoirs au travers de plusieurs cultures

10. Mary Louise Pratt (1992 : 6-7) a élaboré cette notion de « zone de contact » en tant que « space where peoples with different cultural and geographic origins and histories meet and establish ongoing relations, "usually involving condition of coercion, radical inequality, and intractable conflicts" ».

distinctes dans des lieux d'enseignement dispersés et parfois fort éloignés¹¹. De sorte qu'il constitue un réseau de relations d'échanges et d'interconnexions qui s'apparente à une configuration épistémique, ouverte et dynamique, où se rencontrent et se fécondent des types de connaissances qu'organise une pluralité de savoirs, de thématiques et de disciplines. Bien que les frontières soient à la fois perméables et précaires, il leur arrive de constituer des mosaïques d'espaces frontaliers où les cultures interagissent par convergence ou divergence, ou à la faveur de combinaisons ou de permutations qui dessinent des lignes de partages ou de fractures complexes, et souvent imprévisibles. De fait, certaines œuvres circulent dans un milieu – *middle-ground* – que d'aucuns assimilent au creuset mondial dans la mesure où se fait jour partout la volonté de contribuer à la Babel contemporaine, de l'Est à l'Ouest, de l'Orient au Ponant. Autant dire que la démarche des « miroirs transatlantiques » est intégrative et inclusive.

La réception et le malentendu fécond

La divergence d'interprétation sur la signification d'un propos ou d'un acte entraîne des désaccords. On considère généralement que le malentendu s'avère dommageable et désagréable, voire à la source de conflits ou de ruptures. Mais, dans les faits, ce n'est pas toujours le cas. Prenons un exemple. Contrairement à l'historien du judaïsme que fut Gershom Scholem, Theodor Adorno en vint progressivement à considérer l'orientation de Walter Benjamin comme un « malentendu fécond ». Non seulement Benjamin avait raison de reprocher au matérialisme marxiste orthodoxe une dialectisation insuffisante des phénomènes singuliers, mais il finit par considérer le rapport à la singularité de l'« objet » comme essentiel à ses thèses sur le concept d'histoire. Jamais Adorno ne reprochera plus à Benjamin, après le suicide de ce dernier, ses concepts théologiques ou psychologiques qui permettaient à son matérialisme de saisir le « possible dans le réel ». Le « funambule philosophique » a eu rétrospectivement raison : le malentendu est fécond. Dans cette veine moins dramatique, le changement de présentation de soi effectué pendant trente ans par Theodor Adorno et Max Horkheimer a été « le prix subjectif à payer pour la pratique d'un double jeu social cumulant les bénéfices de la participation et ceux de la critique, et pour maintenir ainsi leur statut et leur identité malgré le déclassement de l'exil et le reclassement du retour », comme l'explique Laurent Jeanpierre dans son article.

Au risque de généraliser le constat, les équivoques et les incompréhensions, les contresens, les malentendus de tous poils, le quiproquo lui-même sont des aubaines pour tous ceux qui tracent leur voie singulière « à travers le chemin de la vérité », comme l'écrit Malebranche. Certes, les déformations et les malentendus

11. Alain de Libera (1991) nomme *translatio studiorum* les transferts successifs des connaissances grecques et arabes de l'Orient vers l'Occident tout au long du Moyen Âge, à la fois en termes de savants capables de les lire, et d'institutions pour former ces derniers. Dans ce grand mouvement de la culture du monde latin vers le monde arabe et à nouveau vers le monde latin, de nombreux savoirs ont disparu, mais les Arabes, les Perses et les Syriaques ont apporté leur contribution, et pas seulement en astronomie, médecine et mathématiques.

invitent aux désaccords ou provoquent des querelles, quand elles ne causent pas l'humiliation ou la blessure. De fait, ces meurtrissures rythment les échanges à petite ou grande échelle – *Pour un oui ou pour un non*, comme l'a théâtralisé avec suggestivité Nathalie Sarraute (1982). Certes encore, les échanges internationaux sont soumis à un certain nombre de facteurs plus ou moins normalisés et routiniers pour rendre le commerce aimable et la sociabilité courtoise. Qui ne voit que des règles s'imposent en vue de pacifier les échanges et d'éviter les désaccords, autant que faire se peut ? Mais il n'en est pas moins vrai que toute transmission d'information reste sujette aux distorsions ou à l'incompréhension en situation d'interlocution : la logique du malentendu est quasiment structurale lors des conversations ou des colloques. Loin que les chassés-croisés et les quiproquos soient l'exception, ils sont bien plutôt la règle. Friedrich Hegel avait lui-même conceptualisé cette idée à travers la catégorie d'« extranéation », soit l'effet radical de la médiation par l'altérité », selon la définition retenue par Alain Badiou (2008 : 44).

Ces petits ou grands dérangements, manifestes ou apparents dans le champ des significations et des relations – tel un ordre auquel on ne s'attend pas (selon Bergson) – suscitent nombre de turbulences. Mais nul n'est obligé de donner un sens négatif ou une acception privative aux significations. Les troubles de la communication peuvent se révéler riches et féconds pour qui leur octroie une valeur sémantique positive dans le commerce des idées. Selon Sigmund Freud, tous les *lapsus calami* sont réussis, tout comme les gestes manqués atteignent leur but ! Judith Butler va même encore plus loin : « Les réappropriations inattendues d'une œuvre donnée dans les domaines pour lesquels elle n'avait jamais été conçue intentionnellement sont toujours les plus utiles » (Butler 1993).

Pour expliquer l'importance que revêt l'ambiguïté dans l'ordre des discours, il suffit de rappeler que les textes circulent sans leur contexte, comme le souligne Pierre Bourdieu (en s'inspirant d'une formule de Karl Marx extraite du *Manifeste du parti communiste*). Chacun voit bien que les textes sont porteurs d'une conjoncture sociale et politique qui n'est pas forcément intelligible. Si les textes n'emportent pas avec eux leurs contextes, c'est pour trois raisons : la majorité des acteurs ignore *a priori* la situation et l'histoire locales ; la compréhension d'une situation donnée exige une forte dépense d'information ; la description des lieux se transforme au fil du temps et à l'occasion d'événements. Ce que savent bien les praticiens des sciences sociales puisqu'ils éprouvent le besoin de construire des « aptitudes d'arrière-plan » en vue de rendre intelligibles les configurations, les dispositions, les capacités et les savoirs pratiques qui ne font pas eux-mêmes partie du contenu sémantique (Searle 1998 : chap. VI). La difficulté de l'enquête est d'autant plus grande que les acteurs sociaux sont eux-mêmes insérés dans des réseaux qui peuvent être communs, partagés ou différents, alors qu'ils réinterprètent leur situation au diapason de leur attente et en fonction de l'organisation de l'espace social, culturel, économique et politique. Cette complexité induit évidemment nombre d'incertitudes et de malentendus. Mais là encore le gain n'est pas vain : le pluralisme de l'interprétation s'impose alors aux plans de la méthode et de l'investigation.

L'esthétique de la réception permet de comprendre comment les idées sont reçues de façon évolutive au fil de la circulation¹². Si les textes circulent sans leurs contextes, ils n'importent pas avec eux le champ de production dont ils sont les produits et les récepteurs dont la formation et la culture varient grandement, étant eux-mêmes insérés dans des réseaux à la fois multiples et hétérogènes. De fait, ils les réinterprètent en fonction de la localisation ou de leur situation présente ou passée. Le sens et la fonction d'une idée ou d'une œuvre étrangère se déterminent au moins autant par le « principe-espérance » que par l'espace originnaire de production. Mais qu'il s'agisse de la circulation ou de la réception d'une œuvre, à chaque fois il s'agit d'une anamorphose ou d'une métamorphose qui déplace les énoncés narratifs, les contenus sémantiques, les schèmes de signification, les dispositifs cognitifs et, bien sûr, l'intention et la visée de l'œuvre. « Une œuvre ne reste jamais ce que l'auteur a voulu faire d'elle ou de ce que le contexte de son énonciation initiale a fait d'elle ; son destin est propre à chaque contexte de réception » (Martin, Keck & Marcel 2004 : 9). En sorte que la pensée ou l'idée ne restent jamais contenues dans le cercle enchanté que l'auteur dessine afin de lui donner corps et voix, acte et puissance.

Parmi toutes les catégories culturelles et politiques, celles qui concernent la nation sont à elles seules des nœuds de complexité et d'embaras. Le nationalisme est prompt à se transformer en conflit nationaliste. Forte est alors la tentation des nations de combattre pour la domination au nom de la Cause. Ce que démontrent les deux contributions qui portent sur la guerre. Dorothy Figueira montre que la seule « vraie » guerre américaine reste celle de « Sécession » (jamais reconnue comme civile !), et que celle-ci se rejoue périodiquement dans les campus des États-Unis au nom de l'antiracisme, du multiculturalisme et du « politiquement correct ». De mon côté, je souligne la permanence de la guerre dans la gestion de la vie politique américaine aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, sachant qu'elle revêt en outre un rôle structurant dans la fabrique de l'anthropologie depuis que ce pays existe.

Ainsi découvre-t-on que le transfert d'un espace national à un autre se fait à travers une série d'opérations généralement complexes qui ne sont pas faciles à débrouiller. Si certaines œuvres démagogiques ou habilement prophétiques circulent très bien sur le marché mondial des idées, d'autres peinent à être lues et traduites, au moins dans un premier temps. Car rien n'empêche qu'une œuvre soit au bout du compte reconnue sous un label inattendu ou séduisant. Comme l'écrit Pierre Bourdieu, « [...] les effets d'*allodoxia* [c'est-à-dire le fait de prendre une chose pour une autre] qui résultent du décalage structural entre les contextes fournissent des ressources inépuisables aux polémiques de la mauvaise foi et aux condamnations mutuelles du pharisaïsme [...] » (2002 : 7). Selon l'auteur de

12. La notion d'« horizon d'attente », à laquelle Hans Robert Jauss recourt, en s'inspirant d'ailleurs d'Edmund Husserl, joue un rôle essentiel dans sa théorie de la réception active. Cette esthétique de la réception se fonde sur le lecteur dans la mesure où celui-ci est guidée par les attentes créées par les œuvres antérieures. Le lecteur goûte ainsi le texte et garde en mémoire cette expérience lorsqu'il fait une interprétation réflexive.

La Distinction, l'arrière-fond s'avère irrémédiablement sombre. Mais qui voudrait faire le pari du *Gai savoir*, le sociologue, drapé en *Deschidado*, manque de voir que le malentendu se révèle fréquemment fécond.

Le “moment (post)” structuraliste

Ce sont les anthropologues américains qui ont exhumé le refoulement de la question coloniale en France, pendant la guerre d'Algérie. Durant cette période de modernisation technologique et intellectuelle (avec le structuralisme), dans les années 1960, la société française se consacrait tout entière à ces tâches essentielles que furent l'« assainissement », l'« épuration » et l'« hygiénisme » face aux vagues de migrations maghrébines croissantes (qu'on eût préférées invisibles). Sans négliger les « Trente Glorieuses », bien au contraire, ces anthropologues diagnostiquèrent le consensus néoraciste qui, selon eux, domine encore aujourd'hui les esprits en France (Ross 2006). Certes, la question coloniale fut néanmoins posée dans l'Hexagone au sein de groupuscules politiques et radicaux. Mais, quelque quarante années plus tard, on s'étonne de l'énormité du crétinisme maoïste qui sévissait aussi bien chez les militants politiques que dans le champ des sciences sociales au sein de certaines universités ou de grandes écoles¹³. Aujourd'hui, il est clair que le poids des humanités et la position centrale qu'a occupée l'École normale supérieure de la rue d'Ulm dans l'élaboration du paradigme structuraliste, ont joué un rôle de blocage pour l'implantation des sciences sociales – triomphantes à l'inverse dans les universités américaines (Dosse 1991 : 470)¹⁴.

Évidemment, on ne peut réduire le basculement du « moment philosophique » des années 1960 en France, selon l'expression de Frédéric Worms, à cette logomachie politique du Grand Soir ni bien sûr postuler un bloc supposé homogène de problèmes et d'œuvres, notamment la *french thought*, qui couvrirait une période déterminée. Mais en allant d'une rupture à une autre, du début des années 1960 à celui des années 1980, on découvre un tel « moment ». Celui-ci témoigne d'une double diversité : une diversité de problèmes, en philosophie, mais aussi au carrefour entre la philosophie et les pratiques ou les savoirs contemporains, notamment en sciences sociales. Ce « moment épistémique » s'est principalement noué autour d'un modèle scientifique ayant une portée non plus locale mais globale. Un tel « moment » s'est constitué dans le basculement d'une période à une autre au travers et au-delà des ruptures.

Comment la notion de structure est-elle passée d'une discipline (la linguistique) à une autre (l'anthropologie), pour devenir un modèle général non seulement pour les sciences humaines mais pour toute la philosophie ? De fait, sous le nom de

13. D'aucuns persévèrent encore à l'École normale supérieure, mais cette fois sous la figure (cosmopolitique) de saint Paul, non sans rencontrer un franc succès...

14. François Dosse ajoute également le poids de la tradition spiritualiste antimoderne, parmi les intellectuels français, d'une part, et la logique interne du développement de l'épistémologie en France, de l'autre. L'incroyable advint lorsque qu'on vit Althusser donner des cours de « scientificité » à des scientifiques ! (1991 : 472).

« structuralisme », phénomène franco-français, on confond un programme de recherches scientifiques développé à la fin des années 1920, lié à des hypothèses et des principes linguistiques, qui s'est achevé dans les années 1960. Ses maîtres furent Ferdinand de Saussure, Georges Dumézil, Émile Benveniste, Roman Jakobson, Jacques Lacan, Roland Barthes. Mais il y a d'autre part un « mouvement de *doxa*, qui regroupe, aux côtés des acteurs majeurs du programme de recherches, d'autres noms, parfois illustres, qui n'en relèvent pas ». En réalité, le structuralisme comme *doxa* commence à dépérir après mai 1968 (Milner 2002 : 7).

Le modèle structuraliste doit en outre être replacé dans le contexte d'une fascination pour l'idée du « code », conçue comme une « clé » susceptible d'ouvrir tous les secrets et de la matière et de la vie. Cette conception réductrice et résolument moderniste s'est diffusée depuis les théories du « pilotage », ou cybernétique, et de l'informatique américaines à partir des années 1950, jusqu'à la biologie et la linguistique, en s'imprimant dans l'anthropologie et dans l'ensemble des sciences sociales dans les années 1960 en France, notamment ; encore que d'aucuns disputent du lien établi entre paradigme cybernétique et structuralisme tant les filiations sont approximatives et tendancieuses (Cusset 2005).

En réalité, c'est afin de s'opposer à ces conceptions cybernétiques, informationnelles et systémiques, que les auteurs antistrukturalistes se sont mobilisés pour contrecarrer sa dynamique cannibale. Dans cet esprit, les penseurs étiquetés *french theory* ou « poststructuralistes » aux États-Unis dans les années 1970, ont déployé leurs travaux à bonne distance ou frontalement contre le structuralisme¹⁵. Leurs objectifs étaient de frayer les voies d'une sortie modernisatrice de ladite « pensée 1968 », contre notamment Louis Althusser ou Pierre Bourdieu, préoccupés qu'ils étaient tous deux par les grandes « haches épistémologiques » entre science et non science. De là cette nécessité, pour une nouvelle génération d'universitaires, de faire un pas de côté. L'édifice théorique des pères ne laissait en effet aucune place à l'événement, à la temporalité, au jeu des possibles, ainsi qu'au devenir minoritaire des individus ou des collectifs. Dans ce dessein, ils projetèrent quelques catapultes par le biais de « micro-machines » de guerre tout en promouvant la discontinuité, l'irruption de l'« événement », la polysémie de tout concept, le débordement du signifiant, la « différence irréductible », les lignes de fuite ou les « hétérotopies ». Ainsi le discours de la méthode de Michel Foucault, *L'Ordre du discours*, privilégia les assemblages et les agencements, les dispositifs narratifs ou d'institutions qu'il prolongera à travers l'« examen analytique des pouvoirs » sous les espèces de la micro-politique et du « biopolitique », en posant du même coup son statut d'« intellectuel spécifique ». Le philosophe-historien contournait de la sorte l'usage des catégories grossières comme la « dialectique », la « totalité », le « système », le « holisme » ; soit autant de « boîtes noires » où toutes les vaches sont grises. En revanche, nullement grises mais bel et bien éclairantes, sont les analyses respectives de Frédéric Keck,

15. On retiendra la définition circonvolutive de Gilles Deleuze : « Les auteurs que la coutume récente a nommés structuralistes n'ont peut-être pas d'autre point commun [...] : le sens, non pas tant comme apparence, mais comme effet de surface et de position, produit par la circulation de la case vide dans les séries de la structure » (1973 : 323).

plutôt philosophiques, et de Marc Abélès, plutôt anthropologiques, concernant l'adéquation des catégories de « bio-pouvoir » ou de « biopolitique » pour rendre compte de notre modernité.

Mais pour l'heure, on peut mettre en relief, dans le champ des sciences sociales, la sortie du paradigme structuralo-fonctionnaliste, perçu comme a-historique et objectiviste, au profit d'un autre modèle « processuel » et centré sur la théorie de l'action, la figure de l'acteur (en capacité d'agir) et les interactions en contextes de changements historiques et sociaux. Cette perspective s'oppose aux analyses qui naturalisent les situations sociales et les identités culturelles. Ce « constructionnisme » radical élude la naturalisation des « objets » de recherche, tout en ouvrant à l'étude des « processus de subjectivation » dans le cadre de régimes divers de pouvoir. La visée est d'éliminer la métaphysique du sujet souverain. Ces rappels attestent que le « moment » des penseurs « poststructuralistes » ne relève pas du structuralisme, comme l'a récemment corroboré Paul Veyne (2008 : chap. III) à propos de Michel Foucault : le « samouraï » ne fut jamais sceptique ni relativiste, écrit-il.

Vous avez dit anthropologie structurale ?

Du côté de l'anthropologie, l'inertie du structuralisme hexagonal avait fini de produire ses fruits dans les années 1960, comme l'avait souligné Jean Duvignaud qui diagnostiqua une « fuite devant l'histoire ». Il est vrai que la calcification menaçait l'ensemble de l'édifice avec l'épuisement de l'« objet » langagier – clos et étouffant. Le poids de la formalisation, la fascination pour l'algorithme, le goût de l'architecture des mythes, la crainte des foules, la détestation de l'islam, le mépris de l'hindouisme, la prédilection pour les tribus, mais surtout le choix de la pensée mentaliste verrouillèrent *in fine* l'édifice de l'antimodernisme. Quitte à lire la chronique des terres humaines pour pénétrer la vie des peuples et comprendre leur destin, n'aurait-il pas fallu préféré *Exterminez toutes ces brutes* (Lindqvist 1999) que s'abandonner aux tristes tropiques lorsqu'on ambitionne de fixer la trajectoire historique du saccage sans remède des humains ?

Tout s'est passé comme si une part essentielle de l'anthropologie française éprouvait une résistance permanente à prendre en considération la seule *réalité*, sans recourir à des principes formels ou des « architectures gothiques » (pour citer Edmund Leach) ; comme si cette anthropologie restait « encore en attente de réalité » (selon l'expression de Clément Rosset). « Là où on attendait le Christ, l'Église est venue » ; là où on attendait un *arte povera*, la philosophie s'est invitée en force et bastion. À ce titre la réflexion philosophique de Sandra Laugier sur l'« étrangeté de l'ordinaire », tel qu'il s'élabore dans le transcendantalisme américain, s'avère précieuse pour au moins trois raisons : l'impératif de « ramener nos mots de leur usage métaphysique à leur usage quotidien », contre notre tendance à la saisie intégrale ; l'appel à un « empirisme radical » dans le dessein de « rendre visible le visible » (à travers les lectures de Ludwig Wittgenstein, Stanley Cavell et Erving Goffman) ; la confirmation du caractère à la fois complexe et fécond des

circulations transatlantiques entre diverses nations, traditions philosophiques et sociologiques. L'article de Camille Salgue, consacré à la réception de Ludwig Wittgenstein conforte cette orientation, mais en traçant une autre circulation entre l'Angleterre et la France, avec un détour aux États-Unis par le truchement d'une anthropologue sud-indienne enseignant en Amérique du Nord, Veena Das.

Bien qu'on ne puisse réduire le structuralisme à la triade « formaliste-nihiliste-solipsiste », l'ombre portée de la toute-puissante structure a recouvert la discipline au point d'occuper une position idéologiquement dominante. Enroulée (en double hélice sur la structure et le langage), l'anthropologie structurale s'est transformée en tour d'ivoire universitaire dépourvue de porte et de fenêtre. Avec l'échappée hors des *realia*, on a perdu de vue notre « monde en morceaux qui brûle (presque) partout autour de nous », comme l'écrit Clifford Geertz. Les sciences sociales hexagonales ont obstinément refusé de se repolitiser dans l'histoire explosive des XX^e et XXI^e siècles durant les années 1960, et bien au-delà. Il y avait pourtant urgence au regard de « l'avancée implacable des quatre cavaliers de la modernité : sécularisme, nationalisme, rationalisme et globalisation »¹⁶. De fait, on peut compter sur les doigts de la main les anthropologues qui aspiraient alors qu'on substituât au « regard (structural) éloigné »¹⁷ un « regard approché » ou « croisé », mais surtout « partagé » avec lesdits « ethnologisés ». Ceux-ci n'acceptent évidemment plus d'être réduits à des choses ou de l'art (exotique)¹⁸. Pourquoi ne pas troquer les analyses structurales des mythes et des rites, la parenté ou la symbolique, en problématiques afférentes aux constructions sociales de la réalité ? Pourquoi ne pas se concentrer sur les transformations sociales d'une pluralité de mondes possibles étudiés sur la base de thématiques politiques, sociales, culturelles, religieuses ? Enfin, pourquoi ne pas convier l'anthropologie au banquet de l'étude des inégalités et des races, des identités et des métissages, de l'analyse des situations (post)coloniales et des catégories de genre, ainsi qu'à l'étude des mémoires et des archives, la violence et la réconciliation, le capitalisme et la globalisation ? La liste est d'autant moins limitative que « les perceptions de crise (et de renouveau) indiquent des réalignements disciplinaires normaux, dans des contextes institutionnels conflictuels et créatifs », comme le souligne James Clifford dans son article concernant les *four fields* et l'histoire de l'anthropologie américaine conçue à travers deux catégories dynamiques et structurantes : la « réarticulation » et la « disciplinarité » (*disciplining*).

De fait, on assista en France à un décrochage de la discipline, telle qu'elle se pratiquait dans les pays de langues américano-anglophones (ou leurs traductions

16. La formule est de Clifford Geertz dont on lira l'article justement intitulé « Le monde en morceaux » (2000 : 218-263).

17. Claude Lévi-Strauss a expliqué que l'expression de « regard éloigné » lui avait été suggéré par la formule de Massillon, prédicateur du XVII^e siècle : « Le monde vu de près ne se soutient pas contre lui-même, mais en éloignement, il en impose ». Mais l'ethnologue s'est ultérieurement aperçu, grâce à un collègue spécialiste de la littérature du XVII^e siècle, que le texte disait le contraire de ce qu'il voulait lui faire dire – un contresens fécond ? (*Libération*, 29 juin 1983).

18. Sur la réhabilitation de la critique qui met en crise l'« exotisation » des sociétés et des cultures en anthropologie, voir Jeremy MacClancy (2002) et Alban Bensa (2006).

en pays asiatiques, hispaniques, africains). Pis, l'écart s'est creusé parce que l'anthropologie « made in the USA » opéra des *aggiornamenti* périodiques à partir, il est vrai, d'un statut disciplinaire relativement élevé et d'une masse critique de chercheurs maillés sur l'ensemble du territoire sous la houlette d'associations professionnelles assez bien organisées. Dans ce terreau, l'anthropologie américaine s'est révélée créative et critique, soucieuse aussi des petits faits, mais sans refuser toutefois les « grandes questions » ; contrairement à ce qui se passait dans l'Hexagone où la célébration figée du grand « moment structural » persévérerait dans son être, au risque d'édulcorer la discipline et de faire perdre toute dynamique dans l'étude des sociétés et des cultures. Qui ne sait pourtant que les cultures et les civilisations sont « une solution instable » et dont « la perpétuation est par essence aléatoire » (Amselle 1990 : 10)? Qui ne voit que la crise de la représentation et l'affaïssement des certitudes plaident pour une « anthropologie des possibles », plutôt que des structures (Carrithers 2005) ?

Le creuset de la *french theory*

Durant les années 1970-1980, les travaux de Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, François Lyotard, et de quelques autres, s'épanouirent en suscitant un vif intérêt de l'autre côté de l'Atlantique. Dans la foulée, les traductions en anglo-américain, mais aussi en langues hispaniques, se multiplièrent pour être largement diffusées dans le monde. Ce *corpus* d'ouvrages français fut dès lors qualifié par les Américains de *french theory*. Mais au regard du nombre important de livres s'inspirant de cette démarche, on a conçu le label international de « post-structuralisme » afin de rassembler ce type de travaux. Cette appellation, inepte pour les Français, a cependant fini par subsumer l'ensemble des œuvres qui se réclament de la démarche dite « poststructuraliste ».

Dans le même temps, l'influence de la *french theory* s'est progressivement imposée aux États-Unis, tandis que les praticiens des sciences sociales français se montrèrent insensibles à ce courant, voire hostiles. La jeunesse des campus américains, qui avait été marquée aux États-Unis par les événements de 1968 – l'année de l'offensive du Têt au Viêt-Nam –, entra en résonance profonde avec les travaux des penseurs de l'Hexagone. L'importance des auteurs français pour les intellectuels américains depuis les années 1970 ne fut pas une succession d'exercices d'école. Pour cette génération de chercheurs, c'est au cours de séminaires et de colloques, de lectures intensives et de traductions, de publications, outre les voyages répétés en Europe, qu'ils ont découvert de multiples filons interprétatifs en matière de sciences sociales¹⁹. Dans le même temps, aussi bien en France qu'aux États-Unis, mais d'inspirations distinctes, la notion de « culture » au sens anthropologique est devenue une catégorie d'importance pour l'ensemble des disciplines²⁰. Grâce à la circulation des courants et de croisements fertilisants, certains des praticiens des sciences sociales se sont initiés à de nouvelles méthodes

19. François Cusset reste le meilleur guide de la « théorie française », cette aventure intellectuelle américaine devenue mondiale.

d'analyse de discours ; nombre d'entre eux ont d'ailleurs adopté le dit « tournant linguistique », tout en lisant la *Nouvelle critique*.

Les œuvres multiples qu'ont illustrées le « moment structuraliste » furent regroupées dans le monde anglophone sous la rubrique *french criticism*. Cette diversité d'intérêts favorisa de nouvelles habitudes de travail et suscita des collaborations inédites en multipliant les recours à d'autres disciplines, notamment la linguistique et la sémiotique. L'interdisciplinarité fut de plus en plus prisée et connut alors son apogée. De son côté, l'anthropologie offrait de nouvelles clés qui se diffusèrent de façon plus ou moins contrôlée sur l'ensemble des savoirs. Cette circulation tous azimuts a déterminé en partie leur façon de choisir et de fabriquer un « objet » de recherche, comme cela a orienté une manière différente de penser et d'écrire les sciences sociales (Clifford & Marcus 1986).

Paradoxalement, les intellectuels français brillants et autres penseurs des années 1970 ont trouvé un meilleur accueil aux États-Unis qu'en France à partir des années 1980 : ce sont les campus américains qui ont profité de l'incroyable fermentation intellectuelle présente dans leurs travaux. La raison de cet emballement doit être cherchée dans l'organisation institutionnelle d'une recherche universitaire moins corsetée, plus innovante, et en quête d'actualité. Mais l'institution n'explique pas tout. Des raisons idiosyncrasiques y ont également contribué : goût de la « transdisciplinarité », engouement pour la Théorie, souplesse relative des financements et des programmes, usage pragmatique de la pensée et, plus largement, un regard clairement ouvert sur la complexité du monde et de son caractère « procesuel ». À partir de 1988, la formule américaine de la traduction de la philosophie des années 1965 et suivantes s'est développée de manière accélérée aux États-Unis, à la faveur d'allers et retours et d'une série de décalages à terme féconds. Entre-temps, la réaction politique et idéologique s'est imposée en France sous le chef de la fin de l'idéologie, du « retour au sujet », la montée en puissance de l'individualisme, la promotion du « tocquevillisme », l'apologie du libéralisme et la crise de l'identité nationale, outre le rôle spectaculaire qu'orchestrèrent les médias puisque notre société ne serait plus que visuelle et informationnelle²¹.

Entre-temps, les circonstances et les intérêts en jeu offrent des profits suggestifs aux partisans virtuoses de la radicalité critique ou aux penseurs qui se regroupent en se réclamant de nouveaux types de savoirs sous le fanion des études « *Post-ismes & Co* », volontiers favorables aux acculturations entre l'Ouest et le « Reste ». De ce point de vue, les travaux novateurs des *cultural studies* ont maintenant près de cinquante ans alors qu'on les considère en France comme une nouveauté, ainsi que le souligne ironiquement Erik Neveu, lequel s'efforce d'en restituer la généalogie complexe et sinueuse entre conquête et résistance, entre l'Angleterre et les États-Unis, puis finalement un peu partout dans le monde.

20. Sur ce point, on mentionnera l'influence profonde qu'a exercée la notion de « culture » de Clifford Geertz, voir, notamment, les deux ouvrages d'hommages (Ortner 1999; Good & Schweder 2005).

21. Sur la contre-offensive libérale, on retiendra les essais de François Cusset (2006) et de Serge Audier (2008).

L'évolution américaine s'est accompagnée d'un basculement du mode de recrutement universitaire et des rapports que nouent les chercheurs entre eux dans les années 1980. Cela concerne principalement les membres des dites « diasporas » qui bénéficièrent de quotas réservés pour les professions intellectuelles²². Un nombre significatif d'entrants a fortifié la fabrique des « identités en exil », ou supposées telles. En dépit ou à cause d'un cosmopolitisme partagé le communautarisme s'est accru avec l'« *hyphenization* », c'est-à-dire une conception solide d'une « identité à trait d'union » au sein d'une Amérique culturellement segmentée et socialement divisée. Cela conduisit les membres des populations « diasporiques » à se regrouper et à entretenir des liens serrés ou lâches avec leurs coreligionnaires : Africains-Américains, Asiatiques-Américains, *Native-Americans*, *Hispano-Americans*, etc., sans qu'on sache où se cache le « chez-soi », cette patrie souvent imaginaire.

En dépit de l'élévation statutaire et de la promotion sociale, ceux qui parmi eux choisirent la carrière universitaire continuèrent à se plaindre de l'aliénation ressentie, de la domination vécue et de la colorisation aveugle (*blind*) des représentations et des pratiques exclusivement tournées sur la culture euro-américano-centrée. Cette souffrance à distance déboucha sur la question du « savoir-pouvoir » au sein de l'université. Faute de pouvoir agir politiquement dans le monde réel, on se radicalisa sur la critique du « campus » et du « canon ». À leurs yeux, les études et les programmes ignoraient ou biaisaient les questions raciales, politiques, sociales ou historiques. En vue de lutter contre ces préjugés et ces handicaps, ils travaillèrent à une réorganisation de l'institution universitaire en attirant l'attention sur les « silences des vaincus », sur certains problèmes jamais discutés ou sur des thématiques occultées, voire des régions oubliées. L'ambition visait à terme à « rendre provinciale l'Europe », comme l'ambitionne le théoricien « subalterniste » et « postcolonial », Dipesh Chakrabarty (2000). Cette option laisse sceptique Sanjay Subrahmanyam qui a choisi de retracer, sur un ton à la fois ironique et vitriolique, « l'évolution de l'historiographie de l'Asie du Sud en liaison avec l'axe transatlantique ». En effet, sous la pression conjuguée de « la diaspora sud-indienne et de la libéralisation économique aux États-Unis le marché universitaire s'est radicalement transformé ».

Le retour en France mondialisée

Ce retour critique en boucle en milieu universitaire ne manque pas d'ironie. Après tout, ce ne serait pas la première fois que l'Est aurait besoin de l'Ouest pour régler ses comptes avec lui-même ; comme ce ne serait pas la première fois que l'Europe et la France auraient besoin de l'Amérique pour liquider leur contentieux avec elle ! Mais à mesure que s'approfondissent les travaux et les débats autour de l'héritage colonial, du racisme, de l'inégalité sociale et les discriminations de toute espèce, ainsi que l'amplification des mémoires et la concurrence accrue entre victimes, on prend conscience que certains outils intellectuels

22. Pour un aperçu des « diasporas » et de leurs usages dans le monde, on pourra se reporter à l'ouvrage général de Bordes-Benayoun & Schnapper (2006).

propres à creuser les questions sensibles se trouvent peut-être de l'autre côté de l'Atlantique ? N'est-ce pas là qu'il faudrait aller les chercher ? Ou plutôt les récupérer puisque les disciplines post- puisent souvent dans l'œuvre d'auteurs français qui furent un temps délaissés, voire malmenés dans leur propre pays, alors que les Américains, eux, n'ont jamais cessé de mobiliser (pour le meilleur ou le pire) cette profusion de travaux regroupés sous le label vague de *french theory*. Que les chercheurs anglais ou américains les suivent ou qu'ils les contestent, l'important est de remarquer que nombre d'auteurs perpétuent le corps à corps avec la pensée française des années 1960-1970.

En France même, un certain nombre de signes laisse penser que le moment des retrouvailles semble venu – des doubles épousailles. D'une part, on traduit ces textes, les édite, les diffuse, les travaille comme s'il fallait rattraper le retard, en effet impressionnant. La visée est d'examiner à nouveaux frais un vaste corpus hétérogène un peu oublié, parfois inconnu, mais qui nous revient soit métamorphosé ou rajeuni, après un long exil américain, quand il ne vient pas de beaucoup plus loin ; nul ne reconnut Ulysse lorsqu'il revint à Ithaque, hormis son chien. Une nouvelle génération de chercheurs, de lecteurs ou de curieux s'en empare désormais. D'autre part, certains « travailleurs de la preuve » s'imprennent de ces courants ou écoles, mais en s'étayant cette fois sur des traditions scientifiques qui ont su résister à l'usure d'anciens paradigmes grâce à leur rigueur et à leur consistance. De jeunes intellectuels se trouvent aujourd'hui dans un double geste de vigilance et d'enthousiasme, d'inventaire et d'ouverture, comme s'ils s'efforçaient de recueillir certains pans d'un passé qui ne passe pas. Faute d'avoir traversé ces moments, ils les réinscrivent dans des contextes sociopolitiques ou les insèrent dans une logique de modernité en refusant de les figer dans *la* culture. Remarquons cependant une cruelle ironie : c'est au moment où les mouvements postmodernistes s'imposent et sont reconnus que les théoriciens post- eux-mêmes mettent en garde contre les usages impérialistes qui en sont faits, ainsi que le montre l'article d'Éric Fassin sous la forme d'une généalogie souvent paradoxale de l'« empire du genre », laquelle a plusieurs fois basculé au risque de nationaliser la question des rapports entre les sexes. La France affecterait-elle de cultiver son retard ?

Aujourd'hui, le décor semble donc très différent. Les domaines ouverts par les multiples *theories* fabriquées de manière croisée aux États-Unis, en France et dans les pays anglophones, ne sont plus tout à fait américains, ni français ou anglophones. Ce sont plutôt des « *alter ego* que l'on sélectionne, dans un champ disciplinaire et épistémique en état de connexion et de déconnexion », en fonction de besoins scientifiques du moment, selon l'expression de James Clifford. Ainsi les miroirs, comme les mémoires, sont-ils placés au milieu de l'Atlantique entre une multiplicité de rives – à l'instar d'une Atlantide ? Ces types de travaux sont désormais profus et fertiles : « genres sexuels », « gays » et lesbiennes, « conceptions *queer* », analyses « postféministes », explorations du « posthumain » et du *cyborg*, lectures « postcoloniales », études culturelles ou dites « subalternistes », etc., ont progressivement cessé d'être des gros mots, une incongruité ou des insultes. Longtemps, tout ce qui était mauvais dans la pensée contemporaine s'était vu

qualifié de « postcolonial ». Pourquoi ? Parce qu'il s'agissait d'une idée australienne, d'une excentricité britannique et surtout le produit d'une idéologie américaine, c'est-à-dire le pays qui soutient un régime impérialiste intolérant... Pour ne rien dire de ceux qui n'y reconnaissent qu'une conception « métisse », voire « métèque », étrangère à la haute culture blanche eurocentrée.

Mais au cours des dernières années, et d'un seul élan, ces disciplines (souvent croisées) et ces thématiques (volontiers réflexives) ont suscité non seulement des travaux originaux et brillants, mais aussi une nouvelle rhétorique militante (mais dont on doute cependant qu'elle puisse déstabiliser le vocabulaire des gauches traditionnelles). La discussion reste d'autant plus ouverte et parfois subtile qu'on ne l'entend en France qu'à travers l'appellation péjorative de « communautarisme ». On est souvent frappé par la méconnaissance de textes américains importants – qu'il s'agisse de philosophie politique ou de *minority studies* – outre le fait que cette notion elle-même ne cesse pas d'évoluer.

En conséquence de quoi, le conformisme antipost- est resté trop souvent aveugle à ce que ces disciplines, en dépit de leurs vaticinations ou de leurs apories²³, ont tout de même quelque chose à nous dire et à nous apprendre ; ne serait-ce que dans les interstices ou dans les failles de la pensée sociale et de la politique des disciplines au travail. Cette galaxie de réflexions et de postures rassemble des recherches et des travaux qui méritent l'attention et la discussion ; et cela d'autant plus que les membres de ces courants multiples s'interpellent, se critiquent, se disputent pour mieux se reconfigurer périodiquement... afin de relancer la guerre.

Après tout, cette palette d'auteurs ne sont-ils pas lus, traduits et reconnus dans le monde entier (universitaire et bien au-delà) ? De Los Angeles à Sydney, de l'Inde aux Amériques, de Johannesburg à Pékin, en passant par la Bolivie ou la Nouvelle-Zélande, etc. Leurs œuvres sont analysées et débattues sur de larges fronts géographiques et intellectuels, bien au-delà de l'Hexagone. Tous ces noms d'auteurs fort différents en termes d'origine, de disciplines, d'écoles, mais aussi d'obédiences, de courants, de postures ou d'engagements désormais connus dans le monde, ne sont pas les objets de culte d'un cénacle provincial : ils sont les idoles de l'intelligentsia internationale. Ce constat ne signifie pas qu'il faille coller à l'audimètre dans le dessein de capter les idées essentielles qui circulent sur le marché mondial de l'édition. Mais bien plutôt que cet ensemble de travaux constitue un choix d'hypothèses historiques, épistémiques ou éthiques, qu'il importe de lire, de discuter et de critiquer. Se faire l'écho de ces discussions n'oblige pas à l'adhésion ni à soumettre le lecteur à tel ou tel diktat, et moins encore à s'exfiltrer dans le camp ennemi honni du voisin. Ce que justement refusent Didier Fassin et Patrick Simon lorsqu'ils prônent l'usage des documents et le travail d'enquête sur le « terrain » en vue de constituer « une anthropologie de la raison statistique en matière de discrimination », mais en prenant soin de

23. On trouvera un inventaire des critiques nombreuses adressées aux études postcoloniales dans mon article (Assayag 2007a : 243-245).

considérer « la subjectivation dans le langage de la souffrance et du traumatisme », c'est-à-dire en proposant une réflexion comparative (implicite) concernant les catégories ethniques et légales entre France et Amérique du Nord.

Après tout, l'occasion s'avère trop belle de pouvoir observer les glissements des idées et des disciplines, de repérer les lignes de partage ou les failles sur les plaques tectoniques des savoirs et des savoir-faire. Comme il est également fécond d'évaluer l'état des savoirs au diapason des nations dans le monde en vue de repérer les absences ou d'évaluer les écarts dans les manières de penser et d'écrire les sciences sociales. Éclaircir les « zones d'ombre » ou de turbulence, tracer les réseaux ou suivre les pensées en rhizomes sur la planète, fait pressentir que désormais le monopole est disputé au profit de savoirs issus d'ailleurs, qu'ils soient réappropriés ou réinventés. Dans la mesure où ce dossier de *L'Homme* inclut divers « cas de figure » étudiés *en* contexte et *dans* l'histoire, au travers d'approches distinctes, montre bien que l'exercice s'apparente à un « forum hybride ». Ce faisant, la nouvelle Babel s'enrichit et se métisse moins « par le haut » que « par le bas ». La critique est ici que cette « histoire d'en bas » est généralement faite par des intellectuels internationaux qui enseignent aujourd'hui dans des universités américaines, en utilisant des instruments d'analyse non spécifiques. À ce titre, on peut moquer leurs perspectives radicales ou « jusqu'au-boutistes », le plus souvent inspirées par l'ethnie, le marxisme ou le nationalisme (bien qu'ils s'en défendent au seul titre de l'équité). Quoi qu'il en soit, ils sont devenus nombreux et fort actifs²⁴. Mais n'est-il pas normal, après tant de siècles d'« eurocentrisme », que les penseurs du Sud cherchent à rompre les amarres avec le dit « centre impérialiste occidental » ? Pourquoi ces groupes de population diversifiés seraient-ils condamnés à ne jamais pouvoir définir des lieux de discours susceptibles de rendre compte des « modernités multiples » non européennes (Eisenstadt 2000). Rien ne les en empêche : l'histoire longue des sociétés et des civilisations bariolées le dément ; ce que corroborent d'ailleurs les transferts successifs d'hégémonies.

En somme, c'est en prélevant les éléments d'une pensée en prise sur le nouveau désordre mondial, dont les outils intellectuels sont à disposition en milieux experts ouverts que se forment des voies nouvelles d'émancipation ou de libération sous la forme de « groupes-en-fusion » d'une part, ou au travers de communautés de « travailleurs de la preuve » qui procurent des intelligibilités inédites, de l'autre. À chaque fois ce sont simultanément des expériences de pensée et des invitations aux voyages grâce auxquelles nous respirons et comprenons mieux ce qui s'expérimente dans les transports de nos manières de concevoir des formes pratiques de vie inédites.

24. L'autre critique (simpliste et ressassée) s'adresse aux « intellectuels en diaspora ». Ce groupe de lettrés polyglottes constituerait une nouvelle « classe » universitaire transnationale qui s'apparente à une bourgeoisie culturelle internationale. Composés de privilégiés et souvent intellectuellement novateurs, ceux-ci seraient les nouveaux « chiens de garde » du système capitaliste. Cette accusation lancée par les marxistes et certains *wasps* n'est assurément pas nouvelle : elle fut formulée par le sociologue Alvin W. Gouldner (1979). L'arrière-fond marxiste en sciences sociales, en tant que fondement de toute analyse sociale, s'obstine à dénier la créativité d'une série de pistes de recherches innovantes qui soulèvent des questions à propos du devenir des sciences sociales conçues et faites par des acteurs qui ne sont plus complètement occidentaux. Peau blanche, masque noir ?

Contre la vision hégémonique de l'histoire paneuropéenne et du colonialisme toujours renaissant, dont l'universalisation fut conçue en termes purement diffusionnistes, les *sciences studies* contemporaines nous offrent quelques enseignements édifiants. Stéphane Van Damme contribue à cette histoire dans le contexte américain et européen en contestant, d'une part, « le poids de l'épistémologie et de la sociologie fonctionnaliste » et, en montrant, de l'autre, « combien la conception de la science comme "système culturel" a permis d'explorer et de radicaliser les rapports entre technosciences et corps, grâce à l'alliance des *cultural studies* et des *feminist studies*. Dans cette perspective, les savoirs et les lieux du savoir doivent être « relocalisés » dans l'histoire globale des échanges et des contacts internationaux (Raj 2007 : conclusion). Les historiens sont désormais convaincus que la production des savoirs résulte d'un ensemble complexe de réseaux d'informations et de pratiques, de collectes et de procédures *hic et nunc*, qui furent à la fois mises en scène, en acte et en puissance au fur et à mesure des circulations et des interconnexions dans les cinq parties du monde. La production des sciences et sa certification, la fabrique des instruments et de ses dispositifs d'expérimentation, dans le contexte d'une circulation mondiale à longue distance, fut une entreprise « dialogique » (mais asymétrique) qui impliqua un nombre considérable d'acteurs et d'experts issus aussi bien de l'Est que de l'Ouest. Les autres peuples ne sont pas comme de simples informateurs ou à l'instar de récepteurs passifs des savoirs modernes. Il faut les concevoir à travers une réciprocité active au regard des processus de négociation constitutifs de la formation même de ces savoirs. Les acteurs sociaux ont assurément une capacité d'agir (*agency*).

Qui ne sent aujourd'hui que la transmission des savoirs et des institutions de la modernité qui émanent de l'Occident se répandent vers le reste du monde grâce à leur qualité intrinsèque à partir d'un centre, est un mythe ? Qui ne voit aussi que le « Grand partage » est une illusion ? Non parce que la globalisation serait achevée sous le régime des circulations généralisées tous azimuts. Mais bel et bien parce que l'universalisation des savoirs ne cesse de se fragmenter et de se recomposer ici ou là-bas – voire dans les nuages puisque tout nuage est une métamorphose d'un autre. On regrettera surtout que le facétieux Borges n'ait pu ajouter une coda à son récit, « Le Congrès du monde », dans le *Livre de sable*, à propos des savoirs ensablés du monde des congrès – *stultifera navis*? On sait que cette « nef des fous » connut un succès d'édition étourdissant au point de devenir un *best-seller* en circulation dans l'ensemble de l'Europe – voire bien au-delà ?

Centre national de la recherche scientifique
Laboratoire d'anthropologie des institutions et des organisations sociales (LAIOS), Paris
assayag@ehess.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS : circulation des savoirs/*circulation of knowledge* – mondialisation – réception/*reception* – hégémoniel/*hegemony* – rapports Nord/Sud/*North-South relations*.

BIBLIOGRAPHIE

Abélès, Marc

2008 *Anthropologie de la globalisation*. Paris, Payot.

Amselle, Jean-Loup

1990 *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris, Payot.

2001 *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris, Flammarion.

Appadurai, Arjun

1996 *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalisation*. Minneapolis-London, University of Minnesota Press.

Armitage, David & Michael J. Braddick, eds

2002 *The British Atlantic World, 1500-1800*. New York, Palgrave Macmillan.

Assayag, Jackie

2005 *La Mondialisation vue d'ailleurs. L'Inde désorientée*. Paris, Le Seuil (« La couleur des idées »).

2007a « Les études postcoloniales sont-elles bonnes à penser ? », in Marie-Claude Smouts, ed., *La Situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques : 229-260.

2007b « Les sciences sociales à l'épreuve de la mondialisation. Le cas de l'Inde et bien au-delà », *Cahiers internationaux de sociologie* 1 (23) : 197-215.

2008 *Penser les sciences sociales, 1. Anthropologie, histoire et politique*. Montreuil, Aux lieux d'être.

Audier, Serge

2008 *La Pensée anti-68. Essai sur une restauration intellectuelle*. Paris, La Découverte.

Badiou, Alain

2008 *Petit Panthéon portatif*. Paris, La Fabrique.

Bayly, C. A.

2006 *La Naissance du monde moderne*. Paris, Éditions de l'Atelier-Éditions Ouvrières.

Bénat Tachot, Louise & Serge Gruzinski, eds

2001 *Passeurs culturels. Mécanismes de métissage*. Paris, Éd. de la MSH / Marne-la-Vallée, PUMLV.

Bensa, Alban

2006 *La Fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*. Toulouse, Anarcharsis.

Bordes-Benayoun, Chantal & Dominique Schnapper

2006 *Diasporas et Nations*. Paris, Odile Jacob.

Bourdieu, Pierre

2002 « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales* 145 : 3-8.

Burawoy, Michael, ed.

2000 *Global Ethnography. Forces, Connections and Imaginations in a Postmodern World*. Berkeley, University of California Press.

Butler, Judith

1993 *Bodies that Matter. On the discursive Limits of « Sex »*. New York, Routledge.

Carrithers, Michael

2005 « Anthropology as a Moral Science of Possibilities », *Current Anthropology* 46 (3) : 433-446.

Chakrabarty, Dipesh

2000 *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*. Princeton-Oxford, Princeton University Press.

Clifford, James & George Marcus, eds

1986 *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press.

Cusset, François

2003 *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris, La Découverte.

2005 « Cybernétique et “théorie française” : faux alliés, vrais ennemis », *Multitude* 3 (22) : 223-231.

2006 *La Décennie. Le grand cauchemar des années 1980*. Paris, La Découverte.

Darton, Robert

2008 « The Library in the New Age », *The New York Review of Books* 55 (10).

Deleuze, Gilles

1973 « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? », in François Chatelet, ed., *Histoire de la philosophie. Idée, doctrines, 8. Le XX^e siècle*. Paris, Librairie Hachette : 298-335.

De Libera, Alain

1991 *Penser au Moyen Âge*. Paris, Le Seuil.

Detienne, Marcel

2000 *Comparer l'incomparable*. Paris, Le Seuil (« La Librairie du XX^e siècle »).

Dosse, François

1991 *Histoire du structuralisme*, 1. *Le champ du signe, 1945-1966*. Paris, La Découverte.

Eisenstadt, S. N.

2000 « Multiple Modernities », *Daedalus* 129 (1) : 1-29.

Foucault, Michel

1971 *L'Ordre des choses*. Paris, Gallimard.

Games, Alison

1999 *Migration and the Origins of the English Atlantic World*. Cambridge, Harvard University Press.

2008 *The Web of Empire. English Cosmopolitans in an Age of Expansion, 1560-1660*. New York, Oxford University Press.

Geertz, Clifford

2000 « The World in Pieces : Culture and Politics at the End of the Century », in *Available Light. Anthropological Reflections on Philosophical Topics*. Princeton, Princeton University Press.

Good, Byron & Richard A. Schweder, eds

2005 *Clifford Geertz by his Colleagues*. Chicago-London, University of Chicago Press.

Gouldner, Alvin

1979 *The Future of Intellectuals and the Rise of the New Class*. New York, Seabury Press.

Gruzinski, Serge

1999 *La Pensée métisse*. Paris, Fayard.

Kroeber, Alfred L.

1963 *Anthropology. Culture Patterns and Processes*. New York, Harcourt, Brace & World.

Latour, Bruno

1984 *Les Microbes. Guerre et paix ; suivi de Irréduction*. Paris, Métailié.

Lindqvist, Sven

1999 *Exterminez toutes ces brutes : récit*. Paris, Le Serpent à plumes.

Lüsebrink, Hans-Jürgen

2003 « Transferts culturels transatlantiques et circulation des savoirs dans les cultures populaires », *Tangence* 72 : 27-40.

MacClancy, Jeremy, ed.

2002 *Exotic No More. Anthropology on the Front Lines*. Chicago, University of Chicago Press.

Marcus, George E.

1995 « Ethnography In/Of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *American Anthropologist* : 24-95.

Markovits, Claude, Jacques Pouchepadass & Sanjay Subrahmanyam, eds

2003 *Circulations and Society. Mobile People and Itinerant Culture in South Asia, 1750-1950*. Delhi, Permanent Black.

Martin, Olivier, Frédéric Keck & Jean-Christophe Marcel

2004 « France-États-Unis : influence croisée en sciences humaines », *Revue d'histoire des sciences humaines* 11 : 3-12.

Milner, Jean-Claude

2002 *Le Périple structural. Figure et paradigme*. Paris, Le Seuil.

Ortner, B. Sherry, ed.

1999 *The Fate of « Culture ». Geertz and Beyond*. Berkeley, University of California Press.

Passeron, Jean-Claude & Jacques Revel, eds

2005 « Penser par cas, raisonner à partir des singularités », in *Penser par cas*. Paris, Éd. de l'Ehess (« Enquête »).

Pratt, Mary Louise

1992 *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*. London-New York, Routledge.

Raj, Kapil

2007 *Relocating Modern Science. Circulation and the Construction of Knowledge in South Asia and Europe*. New York, Palgrave Macmillan.

Renan, Ernest

1948 *Cœuvres complètes*. Paris, Calman-Lévy : II, 755-759.

Ross, Kristin

2006 *Rouler plus vite, laver plus blanc. Modernisation de la France et décolonisation au tournant des années soixante*. Paris, Flammarion.

Sahlins, Marshall

1993 « Ethnography in the Context of Modern World History », *Journal of Modern History* 65 : 1-25.

Sarraute, Nathalie

1982 *Pour un oui ou pour un non*. Paris, Gallimard.

Searle, John Rogers

1998 *La Construction de la réalité sociale*. Paris, Gallimard.

Subrahmanyam, Sanjay

1997 « Connected Histories : Note towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », *Modern Asian Studies* : 735-762.

Veyne, Paul

1995 *Le Quotidien et l'Intéressant. Entretiens avec Catherine Darbo-Peschanski*. Paris, Les Belles Lettres.

2008 *Foucault. Sa pensée, sa personne*. Paris, Albin Michel (« Bibliothèque des idées »).

Vidal, Cécile

2008 « La nouvelle histoire atlantique. Nouvelles perspectives sur les relations entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques du XV^e au XIX^e siècle », *La revue internationale des livres et des idées* 4 : 23-28.

Wallerstein, Immanuel

2006 *L'Universalisme européen. De la colonisation au droit d'ingérence*. Paris, Demopolis.

Werner, Michael & Bénédicte Zimmermann

2003 « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales HSS* 1 : 7-36.